

ONO Masatsugu

Narrations prénatales

ONO Masatsugu est né en 1970, à Oita, au Japon. Il a publié au Japon deux romans, dont le second a obtenu le prix Mishima en 2002, et plusieurs nouvelles. Le texte qui suit a été écrit directement en français.

La tête du père (Narrations prénatales I)

« Je ne me souviens pas du visage de notre père » disait mon petit frère. Alors nous avons décidé de fabriquer une tête pour notre père.

Ce n'était pas difficile. Avec toute cette boue qu'il y avait autour de nous. Il y avait là, mêlés, des os, de la chair, du sang. De la bouillie d'entrailles.

Prendre cette boue noirâtre. Pétrir.
DouceMENT. Attentivement.

Dans la boue il y avait aussi des restes de corps abattus et pourris d'animaux morts.

Attention, dis-je, de ne pas faire pousser de cornes sur la tête de notre père. Il ne faut pas non plus que lui viennent des oreilles pointues, ni que se mette à pendre de sa bouche une longue langue baveuse. Il ne faut pas que son visage se couvre de poils durs et sauvages, ni que lui sortent des crocs menaçants.

Ah bon ? rétorqua mon petit frère, sans trop y croire.

Tu as oublié le visage de notre père, hein ?

Je le dévisageais.

C'est vrai, dit mon frère en baissant les yeux.

Il comptait sur moi. Il lui suffisait de compter sur moi. Mais pas sur notre grand-mère. Certainement pas.

Elle, nous n'avions qu'à attendre qu'elle tombe dans la boue. Dans la boue tiède du sommeil. J'avais mon idée.

On va au lac, chuchotai-je à mon frère qui s'endormait. Réveille-toi.

Quoi ? dit-il en se frottant les yeux. J'ai encore sommeil.

Réveille-toi, insistai-je. Je contractai autour de lui mes bras et mes jambes. Chaque nuit, mes bras et mes jambes étreignent mon frère comme des lianes. Et j'ai mordu son épaule nue.

Aïe !

Avec un cri aigu, il m'a poussé hors du lit. Surprises par le froid du plancher, mes fesses ont ouvert la bouche. Une bouche qu'aussitôt la poussière est venue chatouiller.

Taisez-vous !

De la chambre voisine, notre grand-mère venait de lancer ce cri furieux. Et s'y mêlaient des drôles de bruits, on aurait dit qu'un vieil âne et un jeune crapaud étaient en train de se disputer.

Tout d'un coup, elle a craché de toutes ses forces. Craché à déchirer la nuit.

Mon frère et moi, nous retenions notre souffle.

Nous attendions que la respiration de notre grand-mère reprenne sa régularité. Elle allait retrouver, comme une rame, son mouvement. Elle soulèverait au fond de sa poitrine un nouveau crachat qui interromprait de nouveau son sommeil.

Mon frère s'était probablement rendormi. Il était étendu comme un mort ou un blessé. Pourtant, il dormait au chaud sous les draps.

Ne pouvant pas me redresser ni m'étendre, je restais assise par terre contre le lit. Mes fesses tremblaient à se fendre. Mais je ne voulais pas me mettre debout, je ne voulais pas avoir sous les yeux mon frère comme un cadavre. Je ne voulais pas non plus, étendue sur le plancher, me laisser refroidir comme un cadavre. Pas avoir pitié. Pas faire pitié. Voilà tout.

La déchirure qu'en crachant notre grand-mère avait faite sur la surface de la nuit se refermait peu à peu. C'était l'effet de la respiration régulière de notre grand-mère. Celui de son souffle détrem pé par un sommeil de plus en plus pesant, épais, et sombre.

J'ai réveillé mon frère. Il était tout somnolent.

Je veux encore dormir, dit-il.

On s'était promis de faire une tête pour notre père, dis-je, en le secouant. Ses épaules étaient couvertes de nombreuses morsures, celles que lui avaient faites mes dents. Sa tête trembla. Son cou semblait prêt à se casser.

Réveille-toi !

Arrête, je t'en prie, murmura mon frère. Tu fais exactement comme papa...

Papa ? dis-je d'un ton fâché, mais tu ne peux pas te souvenir de notre père !

Ah... dit-il en retenant son souffle.

C'est bien pour ça qu'à nous deux nous allons lui faire une tête, non ? lui demandai-je.

Ah, oui, c'est vrai, dit-il en reconnaissant son erreur, oui, impossible que je me souviens de lui. Tu as raison.

Bien sûr ! J'ai toujours raison, déclarai-je, victorieuse.

Oui, oui. Mais pourquoi me suis-je rappelé notre père ? demanda mon frère.

Je me suis tue.

C'est quand même bizarre. Je ne peux pas avoir de souvenirs de notre père, n'est-ce pas ? s'inquiéta mon frère.

Ne t'en fais pas. Tu n'as qu'à compter sur moi. Se souvenir de notre père, c'est mon rôle, pas le tien, d'accord ? lui dis-je d'un ton attendri, en lui caressant la tête. Pauvre petit frère...

D'accord, dit mon frère rassuré. Merci, chère sœur. Merci.

Ses yeux brillèrent, comme des étincelles, plus vifs que d'habitude dans le noir profond de la nuit. Qu'il est mignon, mon petit frère ! Je n'ai pas pu m'empêcher de l'embrasser.

Tu es froide !

Le corps nu de mon frère tremblait.

Comme tu es froide !

Froide ? Je ne m'en étais pas aperçu. Sa chaleur envahissait mon corps nu.

*

Au fond du lac il y avait un village. Je le savais depuis longtemps. Un village sous l'eau, englouti comme je l'avais été dans le ventre de ma mère.

Là, au fond du lac, pas dans le ventre de notre mère, notre grand-mère avait caché ses souvenirs les plus chers. Ceux de son fils. Ceux de notre père.

Le soir, j'entendais des choses tomber une à une sur la surface noire bombée du lac. Et elles crevaient l'enveloppe de sommeil qui renferme mes souvenirs souillés par des mains velues.

J'entendais du vent mêlé de murmures. Notre grand-mère, accroupie sur la rive boueuse du lac, laissait tomber, une à une, comme dans une tire-lire, des pièces. Toutes les pièces portaient des profils de son fils à tous les moments de sa petite enfance.

À quel point elle était avare, je ne le savais pas, au temps où je me noyais dans le sommeil aquatique légèrement salé du ventre maternel.

Elle était épaisse, l'eau de ce ventre. Et mon petit corps, renversé, n'était pas encore bien formé. Et pourtant, je sentais vaguement la méchanceté de notre grand-mère. Le cordon ombilical me transmettait en frémissant les souffrances de ma mère.

Et puis, alors, j'étais tout près du cœur de ma mère. À être trop ballottée au rythme de ses émotions, j'avais le mal de mer, de temps à autre. Est-ce que c'était sa faute ?

Ce n'était pas sa faute.

Ni non plus le jour où elle nous a quittés.

Qu'est-ce qu'elle pouvait, notre mère, contre une mère comme notre grand-mère ? Contre une mère qui ne voulait pas partager le moindre souvenir de son fils.

N'approchez pas du lac, nous disait notre grand-mère. Au fond du lac, il y a ce village où habitent les morts...

Les morts habitent là ? rétorquai-je. Ils sont vivants ?

Non, non, cria-t-elle, affolée. Ce sont seulement les âmes des morts. Leurs dernières images de la vie. Toutes flottent dans l'eau. Elles se mêlent aux poissons, elles brillent...

Menteuse !

C'est ce que lui ont craché nos deux voix. Nos voix s'étaient collées l'une à l'autre comme le recto verso d'une feuille. Car nous avons crié en même temps.

À ma surprise, mon frère ajouta d'un ton moqueur :

Des âmes ? Il n'en reste aucune. Les poissons ont sûrement tout avalé. Ils n'arrêtent pas de chercher à manger !

Je me rappelle, dit encore mon petit frère, un poisson a voulu entrer dans le ventre de ma mère, il a enfoncé la tête. Sa tête, ce n'était qu'une bouche. Et moi... moi non plus, je n'avais alors pas d'yeux, pas de nez. Mais j'ai bien senti qu'il essayait de me mordre. J'ai eu si peur. Je voulais crier. Ma bouche s'est formée pour crier...

Menteur !

C'est ce que lui ont craché deux voix. Ma voix et celle de grand-mère étaient collées l'une à l'autre. Mais comme deux feuilles. Et elles se décalaient.

Tu ne peux pas t'en souvenir !

Qui criait ainsi ? Notre grand-mère. Pas moi.

Emportée par sa colère, elle fondit sur lui. Horrible ! Elle le traîna dans la boue, le frappa à la tête, sur la figure, avec un torrent d'injures, avec une grêle de coups de poing, elle le foula aux pieds. Elle le mordit sur tout le corps. Elle mordait pour mêler sa bouche à toutes les morsures laissées par son fils chéri sur la tendre peau de mon frère. Quelle bouche avide ! Atroce !

Arrête, arrête, je t'en prie ! sanglota mon frère. Tu fais comme papa...

Papa ? Tu ne peux pas t'en souvenir !

Voilà qu'à mon tour, je l'accablais d'injures, de coups de poing, de coups de pied. Quelle surprise !

Et puis j'ai poussé de toutes mes forces notre grand-mère, qui s'est écrasée brutalement sur le sol.

Tous les souvenirs que notre père avait gravés de sa bouche puante sur le corps de mon frère, il fallait les effacer. Tous ces souvenirs protégés par les peaux fétides de la salive de grand-mère. Et je continuais avec fureur à lécher, sucer, mordre mon frère.

Je devais le faire, je dois le faire. Même si mon frère a maintenant cessé de tressaillir dans la boue.

Mais je sais que je n'arrive pas, aujourd'hui encore, à laver moi-même tous les souvenirs que mon père a tracés sur mon cœur, sur ma peau.

Dans la boue (Narrations prénatales II)

Ma mère ne me répond pas.
C'est ma faute.

Le bébé fait la mère. Et moi, je ne réponds pas à ma mère.
Ni voix ni geste ne lui parviennent. Rien ne monte du fond de son corps. Mais elle, elle s'enfonce dans le doute.

Est-elle vraiment en train de devenir mère ? Elle ne le sait pas. Son doute grandit aussi vite que mon corps. Elle a beau caresser inlassablement, tendrement, son ventre qui gonfle jour et nuit, son angoisse enfle aussi. Je reste silencieuse. Je suis comme l'eau qui dort dans la nuit profonde de l'Océan.

Ma mère va chaque jour à la plage. Elle pense à son mari. Il est, par-delà la mer, sur un autre continent.

La voici, accroupie entre mer et terre. Chaque vague informe, écumeuse, vient lécher ses pieds nus, comme un chiot affamé d'affection maternelle.

Je retiens mon souffle. J'essaie de me fourrer dans un coin du ventre de ma mère. Le cordon ombilical me retient, m'empêche de fuir, me coupe la souffle. Il me fait mal. Je ne peux pas le trancher moi-même. Des vagues chuchotent. Elles touchent ma mère. Elles demandent. Elles lui lèchent les pieds, les mollets, les fesses. Non, n'écoute pas, mère.

Elle ne leur a rien donné.
Plus de vague.
Soulagement.

Elle pose la main sur le sable. Il est lisse et humide comme de la chair à vif.

Elle touche le sable. Et alors, au large, le soleil, déchirant les nuages, mitraille la surface de la mer monotone comme du plomb fondu. Partout giclent des étincelles. De partout des gémissements étouffés viennent envahir ma mère. Alors l'eau du dedans qui me baigne se met à bouger, elle bourdonne.

Pour rapprocher son mari, elle essaie de saisir les vagues, de les haler, comme si elle tenait le bout d'un filet. À l'autre bord de cette immense nappe d'eau, ce qui est attaché aux vagues, n'est-ce pas le continent où se trouve son mari, mon père ?

Mais le continent se dérobe continuellement au filet des vagues. Celles-ci s'effondrent, des mailles en argent s'y défont. Le temps se dissout. Les vagues se décomposent en une nappe hésitante. Elles recomposent le temps stagnant, l'oubli. Les vagues lèchent comme lape l'oubli.

Mon père ? Il n'est pas oublié.

Simplement, il est loin. Ma mère le sait.
Mais elle veut le revoir.
Désespérément elle veut le revoir.

Elle essaie de haler ce filet d'eau qui s'étend entre mon père et elle.
Jamais elle ne renonce. Elle écoute le dehors et le dedans. En même temps. Dehors, dedans.

*

La mer est là, étendue devant elle. La nappe d'eau lui arrive sous les pieds. Pour atteindre la plante de ses pieds, l'eau creuse le sable. Avance comme du sang coule.

Qu'est-ce qu'elle cherche, ma mère ?

Ce qu'elle cherche, elle ne peut pas le toucher. Elle ne peut pas attraper dans cet emmêlement de voix multiples, multipliées à chaque instant, celle qu'elle cherche...

Ma voix ?

La voix de mon père.

Et mon père, qu'est-ce qu'il cherche ?

Ma voix ?

La voix de ma mère ?

D'autres voix ?

Ma voix, il la cherchait.

Pas la voix de ma mère. Je le savais. Je le sais.

Pas la voix des autres ? Je n'en suis pas sûre.

Mais moi, je ne voulais que toucher sa voix. Seulement sa voix.

*

Mais comment ?

Où sont mes mains ? Je ne me sens pas de mains. Car il n'y a point de mains. Mais le doute. Le doute est là. Comme une tache indélébile. Sans les mains, je ne peux pas l'écraser. C'est lui qui me saisit, me secoue, pour m'ensabler. L'eau qui m'entoure frissonne. Mais j'ai froid. L'eau bout à l'envers. Plongée dans l'eau brouillée, de plus en plus visqueuse, je ne me sens pas un corps. Qui me trouvera ?

Il faut attendre. Il faut attendre que les mains de mon père qui tâtonnent ailleurs viennent toucher mes mains qui ne se sont pas encore formées.

J'attends jour et nuit dans cette boue monotone sans jour ni nuit.

Je doute. Pourquoi attendre ?

Les mains de mon père vont-elles venir me chercher ? Vraiment ?

Pourquoi me cherchent-elles ? Est-ce moi qu'elles cherchent ?

J'attends.

Je ne fais qu'attendre.
Le doute grandit avec mon corps.

Ce qui me relie à mon père, ce n'est pas le cordon ombilical.
Ce cordon qui me ligote. Cordon qui m'amarre dans l'eau trouble
comme de la boue.

Coupe-le, père. Mes mains qui n'existent pas encore n'ont pas assez
de force.

Coupe, père. Sinon, le doute ne me lâchera jamais.

Est-ce pour dire ces mots qu'une voix est sortie pour la première fois
de ma bouche fraîchement fendue ? Est-ce pour écouter ces mots que mes oreilles
se sont pour la première fois ouvertes ?

*

J'attends mon père.

Avant d'avoir la moindre oreille, j'ai déjà prêté l'oreille au moindre
bruit. Au moindre tressaillement de cette fange troublée.

Car ma mère est toujours là, entre mon père et moi. Je me tais. Je
retiens ma respiration. De peur d'être entendue d'elle.

Mais non. Je ne peux pas être entendue. Je ne suis qu'un point. Point
virtuel. Point minuscule. Point creux. Point qui attire déjà le désir de mon père.
Point qui engloutira ma mère pleine de boue salée, troublée.

Voilà que je ne peux pas répondre à ma mère.

Mais mon père est au-delà de cette étendue d'eau infinie.

Et moi, je suis ici, dans l'eau boueuse. Comme un cadeau oublié.
Est-ce ma faute ?

*

Je suis ici, père.

Non, pas là. Ici, je suis ici, père.

Ma voix se dissout dans l'eau boueuse du ventre.

Aucune voix ne parvient plus à mon père. Ni à ma mère non plus.

Ici, je suis ici, m'écrié-je.

Tous mes gestes m'enfoncent dans la boue. La boue lourde et collante
m'engloutit.

Est-ce que je tiens le cordon ombilical ? Mais comment ?

La main absente de mon père, elle la sent, là. Oui.

C'est la main de mon père. Si loin. Et pourtant là.

Affamée, cette main caresse la peau lisse...de moi ?

*

Tout d'un coup, le cordon ombilical commence à trembler frénéti-
quement. L'eau, non, c'est la boue qui bouillonne. Me secoue. Je me sens mal.
Une nausée me monte à la gorge. Non. Je suis déjà vomissement. Je suis vomie.

Ma mère retrouve la main absente de son mari. Elle la sent caresser cette peau frémissante qui n'est plus la sienne. Agitée, la boue commence à s'effondrer. Je me sens brisée. Je ne peux pas respirer. J'essaie de chercher la sortie. J'essaie de monter à la surface.

Monter ?

Non. Descendre. Mon corps renversé doit descendre pour monter. Une petite fente est ouverte. Elle est comme une bouche. Une bouche qui cherche à respirer, cherche la voix qu'elle ne trouvera jamais, cherche le cri qu'il est inutile de chercher.

Car le cri est déjà là. Le cri, c'est moi.

Cette fente qui crie, la main absente de mon père la cherche.

Elle cherche à tâtons le cordon. Elle doit le couper.

Pour me faire taire ? Pour me délier ?

Le cri ne s'arrête pas. Il se répand à flots. Emplit l'espace qui rougit.

Non, père. Ce n'est pas ma mère. Ma mère est ici, avec moi. Avec elle, je t'attends ici, en elle.

La main absente de mon père me cherche en vain. Avide, affamée, elle caresse la peau qui ne m'enveloppe pas.

Sous sa main absente, là, avide, les seins tressaillent. Le ventre déjà gonflé s'enfle encore plus. Pourquoi ? Pour exploser ?

Sur cette peau aussi lisse et tendre que celle de ma mère, de la sueur et des larmes. La peau rougit en frémissant. À la sueur et aux larmes, se mêle du sang.

J'essaie de tendre la main. Pour toucher la main absente, là, de mon père ?

Non. Pour essuyer ce qui a coulé sur la peau. Je dois essuyer ce qui a coulé à ma place. Mais je ne peux pas. Le cordon ne me lâche pas.

Non ! Ce n'est pas ça, père.

Mais sa main absente, là, saisit un cordon.

Quel cordon ? Un autre ?

Celui-là frissonne comme un enfant effrayé à l'approche de la nuit sans fond. La nuit qui l'entraîne dans un sommeil où, séparé de sa mère, il est tout seul.

Non ! Ce n'est pas celui-là, père.

Je tends ma main pour arrêter sa main absente, là, avide, affamée.

Mais ma main, molle, sans forme, comme de la boue, ne peut rien tenir.

J'entends ma mère pleurer. Comme des vagues lointaines. Des vagues qui résonnent sur le rivage où mon père, fatigué, angoissé, pensant à nous, mère et moi, se lave les mains. Ses mains affamées, assoiffées, à jamais.

*

Des vagues s'emmêlent comme des cheveux mouillés. Comme des algues arrachées. Elles léchent le corps étendu de ma mère.

Pour la consoler ?

Peut-être. À ma place.

Sa main s'ouvre doucement dans l'eau. Comme une fleur... Comme une plaie...

Des murmures de vagues s'insinuent dans son corps. Comme la sève.

La sève circule-elle encore dans une plante morte ?

Des vagues se retirent. Des murmures restent. Ils se multiplient. Ils résonnent.

Pour remplir la cavité.

Cavité où j'ai été.

(avec la collaboration de Claude Mouchard)